Saint Louis et l'Anjou

Daniel Pichot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3337>

DOI : 10.4000/abpo.3337

ISBN : 978-2-7535-5185-5

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 28 juillet 2016

Pagination : 182-186

ISBN : 978-2-7535-5183-1

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Daniel Pichot, « *Saint Louis et l'Anjou* », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 123-2 | 2016, mis en ligne le 28 juin 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/3337> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/abpo.3337>

prise en compte d'un acteur politique aussi diffus (hétérogène et localisé) et aussi discret que le « commun » aurait été difficile.

Surtout, un peu plus d'attention à l'analyse spatiale, au-delà du rappel un peu abstrait des théories géographiques, aurait été utile pour penser plus efficacement la territorialité, dont les dimensions fondamentalement matérielle et systémique ne se dissolvent pas dans les immenses fourre-tout que sont la « spatialité » et « le » politique; on éviterait ainsi de retrouver l'étrange idée, popularisée par A. Guerreau, d'« espace discontinu » (p. 263). La définition très politique du territoire par Max Weber ne doit pas être l'alpha et l'oméga de toute recherche.

Pour pallier ces lacunes, une prise en compte accrue de l'échelle locale aurait été utile, car elle est l'instance d'action des populations et le théâtre de la véritable matérialité des territoires (par exemple, l'œuvre de D. Pichot n'a pas été retenue dans la bibliographie de la version éditée). Même si les échelles d'une principauté et d'une communauté d'habitants mettent en œuvre des mécanismes différents, elles occupent le même espace – c'est la co-spatialité chère aux géographes – et entretiennent des rapports, surtout dans le phénomène de territorialisation d'une région, qui agrège et relie des cellules locales et les « emboîte ». Le terme de « peuplement » n'apparaît quasiment pas dans l'ouvrage; pourtant, quand on dénonce (justement), comme le fait FM, l'interprétation sécuritaire des fortifications, on sait aussi que leurs autres fonctions varient considérablement selon les formes de l'habitat. On est aussi surpris que le maillage de l'espace par des circonscriptions et la mise en place d'un corps d'officiers locaux et/ou itinérants ne fassent pas l'objet d'une étude, alors qu'ils sont au cœur même de la territorialisation « princière ». Afin d'avancer dans ces domaines, une actualisation de la bibliographie – qui s'arrête à la date de soutenance – aurait été souhaitable, dans la mesure où des ouvrages récents (pas forcément anglais, il est vrai, contre la préférence manifeste de FM) ont mis l'accent sur certains phénomènes; ainsi la thèse de M. Gravel sur la construction spatiale de l'Empire carolingien (Brepols, 2012), un volume collectif sur la territorialité que le recenseur a dirigé (Brepols, 2010), ou même les travaux d'E. Palazzo sur l'espace liturgique qui éclairent de façon intéressante la dimension symbolique de l'espace, très (trop ?) présente dans la réflexion de l'auteur...

Stéphane BOISSELIER

VACQUET, Étienne (dir.), *Saint Louis et l'Anjou*, Rennes, PUR, 2014, 304 p., 29 €.

Les commémorations peuvent réserver de belles surprises. En 2014, le Conseil Général du Maine-et-Loire a voulu célébrer le huitième centenaire du rattachement de l'Anjou à la couronne capétienne : en 1214, la victoire de la Roche-aux-Moines permettait à Philippe-Auguste d'évincer les Plantagenêts. Ce fut l'occasion de publier un très beau livre, *Saint Louis et l'Anjou*, titre un peu trompeur; si saint Louis prit quelques décisions d'importance : construction du château d'Angers et surtout attribution du comté en apanage à son frère Charles, il ne se distingua pas par une présence particulière. En fait, et c'est loin d'être sans intérêt, ce livre collectif, dirigé par E. Vacquet, conservateur des Antiquités et objets d'art, est un prétexte à établir un bilan des recherches sur l'Anjou au XIII^e siècle. Il s'agit de repérer les réalisations marquantes, les influences, les courants dans lesquels la monarchie ne fut pas absente. Essentiellement dans les domaines de l'architecture et des arts, cette publication fait le point des travaux menés ces dernières années par archéologues, conservateurs de l'Inventaire, historiens d'art et historiens. Ainsi se trouvent mis en

lumière quantité d'enquêtes et de chantiers qui, le plus souvent, peinent à dépasser le stade de dossiers et rapports communicables certes, mais finalement condamnés à une grande discrétion. Il a sans doute été difficile d'organiser cette œuvre collective de 18 auteurs et 19 contributions mais le plan général aboutit à une construction satisfaisante au regard des obstacles à surmonter.

Ce que l'on remarque d'abord c'est la qualité de l'édition, une très belle réalisation des Presses Universitaires de Rennes qui ont élaboré une nouvelle maquette très attrayante. Dans un format assez grand pour permettre des pages aérées, de nombreuses photographies et plans peuvent se déployer dans des dimensions suffisantes pour être parfaitement lisibles. Le tout se présente sous une couverture cartonnée qui achève de donner au livre des allures de livre d'art, notes de fin de chapitres et bibliographie confirment cependant qu'il s'agit bien d'un travail qui, tout en visant un public intéressé, s'inscrit dans la diffusion d'une recherche de haut niveau.

La première partie « L'Anjou dans une histoire » est consacrée à l'histoire. Sa fonction revient surtout à fixer le cadre car les recherches nouvelles sur le ^{xiii}^e siècle angevin ne sont guère abondantes. C. Avignon résume en quelques pages bien venues la personnalité et les actions de Louis IX avant que J.-M. Matz ne brosse une synthèse de l'histoire de l'Anjou et de ses répercussions dans le royaume et au-delà. Après avoir rappelé l'apport des Plantagenêts, il montre comment l'Anjou s'est inséré dans la monarchie capétienne et a pu jouer un rôle qui dépassait le cadre de la province. Son intégration à de vastes constructions politiques, « l'Empire » Plantagenêt, le royaume de France a souvent accordé un grand rôle politique au prince qui finalement est très peu présent sur place, laissant se développer une administration royale. Charles I^{er}, frère de Louis IX, entama ainsi une large politique européenne qui le conduisit en Provence puis au royaume de Sicile, sans se désintéresser de son apanage. E. Verry dresse ensuite l'indispensable tableau de l'aristocratie et dessine les principaux traits des constructions seigneuriales, mettant en évidence la famille de Craon et surtout le rôle clé de Guillaume des Roches, sénéchal d'Anjou qui favorisa la transition vers l'autorité capétienne. M. Dejoux termine cette partie en présentant les enquêteurs de 1247 en Anjou. Tirant de son travail de thèse les éléments nécessaires, elle étudie le trajet de ces enquêteurs en Anjou et Maine qui privilégient le cadre diocésain et les structures religieuses pour toucher les plaignants, montrant ainsi la faiblesse des structures administratives royales.

La seconde partie consacrée à « Angers capitale de l'Anjou » regroupe une série d'études sur les constructions liées au pouvoir et le chantier de la cathédrale. Un premier chapitre aborde le système castral angevin dominé par l'imposant château d'Angers (E. Litoux). Après une forte campagne de construction ou reconstruction menée par Philippe-Auguste dès la prise en main de la province dans les châteaux de Chinon ou Montreuil-Bellay, par exemple, est entamée l'édification du château d'Angers sur l'ordre de la régente Blanche de Castille en 1230. Il faut renforcer la place pour contrôler l'Anjou mais aussi faire face aux menaces extérieures comme celle de la Bretagne de Pierre Mauclerc à qui l'on vient de reprendre la ville. Installé autour de l'ancien palais comtal, le programme est ambitieux et nécessite de raser près d'un tiers de l'ancienne cité. Le projet ne retint pas le principe philippin d'une grosse tour mais prévoyait une vaste enceinte flanquée de 17 fortes tours avec deux portes. Le gros intérêt des recherches récentes est d'avoir restitué le sommet des tours et courtines arasées au ^{xvi}^e siècle et qui étaient dotées de hourds. L'étude des trous de boulines a aussi montré comment avait été favorisée l'organisation du chantier grâce à des rampes hélicoïdales. Le projet rapidement mené à bien conserva le parti général élaboré à l'origine. La stabilité de l'Anjou et du royaume en fit un château emblématique mais cependant peu utilisé.

En même temps était décidée la construction de l'enceinte urbaine aujourd'hui disparue. Une étude archivistique et iconographique permet de la restituer avec assez d'exactitude (F. Comte). Beaucoup plus grande que celle de la Cité, elle profita au mieux de la topographie et laissa cependant en dehors nombre de faubourgs. Dotée de nombreuses portes et poternes et de 46 tours à l'origine, elle demeure en partie insaisissable en raison des modifications et remaniements de la fin du Moyen Âge. Une opération archéologique permet cependant de compléter ces informations (J.-Y. Hunot). Une partie de courtine a été dégagée et met en évidence une construction en schiste local lié seulement à l'argile et construite très rapidement.

L'une des contributions majeures est ensuite consacrée à la découverte du palais comtal de Charles d'Anjou, adossé à la muraille, près de l'ancienne place des halles (O. Biguet et D. Letellier-d'Espinose). Ce vaste bâtiment de 54 x 12,50 m fut érigé par Charles I^{er} au début des années 50 du XIII^e siècle. Fortement remanié et défiguré, il a laissé surtout une charpente exceptionnelle conçue par un maître extérieur à l'Anjou et dotée d'un riche décor héraldique consacré aux seigneurs angevins, à ceux des marches proches du parti français et enfin des familiers du prince. Sur les soubassements se déployait une grande salle très défigurée, sans doute décorée de peintures murales mais l'ensemble atteste d'une évidente ambition politique mais aussi urbaine, le prince colonisait ainsi une zone de la ville encore peu occupée.

La cathédrale ne fait pas l'objet d'une synthèse mais deux développements particuliers lui sont consacrés. Le premier concerne le chœur et le transept (B. Fillion-Braguet). L'auteur tente de faire une synthèse sur la reconstruction des parties orientales de la cathédrale qui ont fait l'objet d'études controversées. On peut les attribuer à l'évêque Guillaume de Beaumont, créateur en 1209 de la fabrique qui va financer les travaux assez bien documentés par les archives. L'ensemble est achevé avant le milieu du siècle. Les nouvelles constructions ont eu le souci de s'harmoniser avec la nef du XII^e siècle et le choix s'est porté sur une croisée avec transept et une abside sans déambulatoire, délaissant donc le chevet plat souvent choisi en Anjou. Les murs étaient largement peints comme l'attestent des éléments comme les modillons encore porteurs de traces de polychromie et surtout le remarquable cycle consacré à saint Maurille découvert derrière les boiseries du XVIII^e siècle. Le décor sculpté permet de voir autrement la chronologie du chantier. Tout traduit un travail mené par des maîtres d'œuvre et ouvriers angevins ou de l'Ouest qui ont commencé par la croisée dès les dernières années du XII^e siècle et s'acheva avec le transept vers 1236-39.

Une courte étude de N. Le Luel est consacrée aux modillons du chœur représentant des laïcs. Une cinquantaine de figures soigneusement sculptées et colorées à l'origine composent une galerie riche témoignant de la société car les deux-tiers des figures appartiennent au monde laïc. La dénonciation des péchés et les nécessaires exhortations morales en font un véritable sermon mais ces modillons peuvent aussi être vus comme une allégorie de la communauté des fidèles. Enfin, cette partie s'achève en traitant des vitraux en Anjou mais la part de la cathédrale y est écrasante (E. Vacquet). Guillaume de Beaumont dota le transept et le chœur de verrières dont il subsiste une notable partie. Les thèmes sont cohérents : Apocalypse et Jugement dernier dans les rosaces du transept et dans le chœur une thématique essentiellement hagiographique où les évêques se taillent une bonne part. Une nouvelle génération d'artistes a réalisé ces œuvres qui présentent un style différent de la nef mais ils assument l'héritage en manifestant cependant un net souci de lisibilité. Le foyer angevin demeure donc très important jusqu'au milieu du siècle grâce à ce chantier.

La troisième partie ne présente pas l'unité des précédentes. Sous le titre « Les arts en Anjou au temps de saint Louis » se regroupent des études fort diverses mais

qui ne manquent pas d'intérêt. B. Fillion-Braguet et D. Prigent abordent l'architecture religieuse et présentent quelques bâtiments de grande valeur qui marquent le développement du gothique en Anjou. S'appuyant largement sur les travaux d'A. Mussat, les auteurs posent d'abord la question difficile de la datation des œuvres qui influe beaucoup sur les interprétations. L'activité de construction est intense dans la première moitié du siècle sous l'impulsion des évêques et de l'aristocratie laïque. Il ne s'agit pas obligatoirement de constructions complètes mais souvent de reconstructions partielles comme celle du chœur. Le chœur à chevet plat, sans avoir le monopole, conserve une grande attraction comme à Notre-Dame du Puy-Notre-Dame. Les voûtes à nervures multiples se développent et conservent leur structure bombée qui continue à caractériser les églises d'Anjou ; ce choix s'accordant bien avec des édifices de dimensions assez modestes. Cette étude est complétée par un texte très technique sur les charpentes qui montre l'intérêt de ce genre d'études très nouvelles (J.-Y. Hunot). P. Garrigou Grand Champ consacre quelques pages aux résidences urbaines, paradoxalement peu repérées en Anjou pour cette époque mais dont le nombre pourrait s'accroître en liaisons avec des prospections plus soutenues. Des maisons canoniales à Angers font figure de petits manoirs urbains. À Saumur quelques cas intéressants de maisons laïques ainsi qu'un lotissement ont été étudiés. L'habitat rural (E. Litoux) demeure peu connu pour le milieu paysan si ce n'est par quelques fouilles, l'essentiel de nos connaissances réside dans les manoirs. On y découvre peu de maisons fortes même si quelques cas sont présentés, le plus souvent il s'agit de vastes maisons avec salle au rez-de-chaussée ou à l'étage et pratiquement pas de défense. Sont également heureusement abordés les bâtiments prieuraux, très répandus dans les campagnes et qui s'inspirent largement des manoirs.

Enfin viennent deux synthèses. La première, sur la sculpture (B. Fillion-Braguet), essaie de cerner l'importance et l'originalité des chantiers qui se déploient essentiellement dans la première moitié du siècle : pas de très grands projets, pas de portail important mais une multitude de petites réalisations qui accompagnent l'architecture : chapiteaux, tailloirs, modillons, etc. Cela n'empêche pas de véritables programmes et la production d'œuvres soignées et originales. Sauf pour les chapiteaux dédiés au décor végétal, la figure humaine domine. Les églises d'Anjou mettent particulièrement en valeur les clés de voûte richement sculptées et souvent peintes attirant ainsi le regard. La Vierge mais surtout la *Majestas Domini* ou le Jugement dernier sont les thèmes de prédilection. Un développement particulier concerne les gisants de Fontevraud. La difficulté d'interprétation est soulignée en raison de leur histoire compliquée et des mutilations subies, une suggestion pour les gisants masculins oriente vers une influence des sculpteurs de la cathédrale de Poitiers. Enfin, et ce n'est pas anodin pour les chercheurs en histoire de l'art, sont signalés des sculpteurs restaurateurs du *xix*^e siècle qui se livrèrent à de véritables pastiches pouvant induire en erreur les moins avertis.

C. Davy apporte ensuite une étude des peintures murales, domaine majeur de la décoration. À la fin du *xiii*^e siècle se clôt la période romane avec les belles réalisations récemment découvertes de l'église Saint-Denis de Pontigné et de l'ancienne église de Chemillé, mais au *xiii*^e siècle une nouvelle esthétique se fait jour. On abandonne les murs saturés de couleurs vives pour un espace clair, doté d'un décor plus unifié. L'attention est attirée vers des zones de faibles dimensions mais porteuses d'un décor riche en signification. C'est ainsi que la priurale de Cunault, une fois achevée, est dotée d'un décor peint. Les murs sont recouverts d'un faux appareil et le décor figuré orne le fond de la nef avec saint Philibert et saint Valérien et les clés de voûte. Mais, c'est surtout la ville d'Angers qui se distingue dans la première moitié du *xiii*^e siècle avec trois chantiers de grande ampleur : l'abbatiale du Ronceray qui développe un programme très organisé et largement géométrique, la charpente de la

salle princière de Charles I^{er} déjà évoquée et les peintures du chœur de la cathédrale récemment retrouvées derrière les lambris. Cette mise en image de la vie de Maurille et de René n'est pas encore bien élucidée et C. Davy propose d'y voir, outre le fait de contribuer à la transformation du chœur en un vaste reliquaire consacré aux deux saints, aussi une adhésion à la politique italienne de Charles I^{er}.

Le volume se clôt par une brève étude du culte de saint Louis en Anjou, difficile à connaître mais suivi ici à travers les manifestations artistiques qui en subsistent. Si le saint roi fut honoré, l'Anjou ne semble pas s'être distingué particulièrement. On peut ici regretter l'absence d'un grand texte de synthèse qui reprendrait les lignes directrices qui se dégagent de toutes ces études et donnerait une plus grande homogénéité au livre. À vrai dire, le coordinateur E. Vacquet le fait dans une remarquable mais trop courte introduction. Il souligne que l'Anjou a d'abord continué sur son héritage plantagenêt particulièrement brillant. L'arrivée des Capétiens modifie assez peu de choses et c'est avec l'arrivée de Charles d'Anjou que l'évolution semble se produire. Le gothique rayonnant se fait une place, comme le décor héraldique, mais l'art du vitrail comme celui de la sculpture disparaissent faute de commandes et de chantiers. Ce livre témoigne de la diversité et de la richesse des enquêtes menées et leur publication constitue un apport essentiel en les portant à la connaissance du plus grand nombre.

Daniel PICHOT

MOAL, Laurence, *Du Guesclin – Images et histoire*, Rennes, PUR, 2015, 335 p., 35 €.

Si l'on excepte les monarques tels que Saint-Louis ou Louis XI, Bertrand du Guesclin est sans aucun doute, après Jeanne d'Arc, la figure médiévale qui en France continue le plus à attiser les passions et susciter l'intérêt des historiens, des écrivains et des artistes ainsi que du grand public. Parmi les biographies récentes, celles de Georges Minois (*Du Guesclin*, 1993) et Richard Vernier (*The Flower of Chivalry. Bertrand du Guesclin and the Hundred Years War*, 2003) sont toutes deux agréables à lire et généralement sérieuses ; récemment le travail un peu provocateur de Thierry Lassabatère (*Du Guesclin. Vie et fabrique d'un héros médiéval*, 2015) a apporté une contribution intéressante à l'étude de l'élaboration d'un mythe qui, commencé du vivant de Du Guesclin, se poursuit encore de nos jours, le propulsant à la position prééminente qu'il occupe parmi les figures de la chevalerie de la fin du Moyen Âge. Grâce à une recherche impressionnante et abondamment illustrée sur les différentes façons dont la figure du connétable a été décrite au cours des siècles, Laurence Moal apporte ici une dimension nouvelle et très séduisante à la compréhension de la manière dont l'homme et sa légende ont été appréciés ou interprétés. Elle commence par les enluminures de manuscrits presque contemporains et par les monuments funéraires érigés à sa mémoire, puis en passant par les gravures anciennes, statues, peintures, dessins et autres formes littéraires ou théâtrales, elle nous amène jusqu'aux médias modernes, y compris le cinéma, la télévision et les bandes dessinées. Les reconstitutions historiques, devenues populaires au XIX^e siècle, ont aussi attiré un public nombreux, surtout à partir des années 1980. Arguant de ce que peu sinon aucune de ces images innombrables ne sont de simples représentations, M^{me} Moal questionne en permanence le raisonnement de leurs auteurs ou de ceux qui les ont détruites, comme c'est arrivé à plusieurs statues de Du Guesclin en raison d'une opposition anachronique et mal renseignée vis-à-vis de ses supposées positions politiques ou des idées et intentions de ceux qui l'employèrent. Le but